

Marseille

RICHARD COBB

Marseille

Traduit de l'anglais par

ÉRIC LANG

I D E M • V E L L E



A C • I D E M • N O L L E

ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV^e

2009

TITRE ORIGINAL

Marseille



RICHARD COBB

Ce texte a paru la première fois en 1980 dans *Promenades*.
Il a ensuite été recueilli dans *Paris and elsewhere*, John
Murray, 1998.

© 1980 by Richard Cobb.

© Editions Allia, Paris, 2001, 2009, pour la traduction française.

AMBIVALENTE et contrastée, telle est la position qu'occupe Marseille dans la littérature française, du fait des aspects fort divers que revêt cette ville. C'est, d'une part, un *lieu de passage* *, un endroit que l'on traverse, à l'aller ou au retour ; d'autre part, c'est aussi une communauté assez secrète d'habitants : un lieu où l'on vit.

Au cours des années trente et, il me semble, jusqu'à récemment, Marseille faisait rire – du moins, faisait rire les Parisiens ; on pourrait même dire que ce rire comptait au nombre des denrées d'exportations de la ville, au même titre que le savon et l'huile d'olive, via Marcel Pagnol et ses créations – Marius, Fanny et César – ainsi que, bien entendu, ces deux grands comédiens, Fernandel et Raimu. Il y avait, de même, ces cartes postales comiques mettant en scène des conversations sur la Canebière, l'artère principale de Marseille qui mène droit au port, au quai des Belges.

* Les mots et expressions en italique suivis d'un astérisque sont en français dans le texte.

Je suis parfois tenté de penser que, de ces blagues, au bout du compte, ce sont les Parisiens qui faisaient les frais : les Marseillais trouvant bien commode ce déguisement de légèreté, de faconde et d'affabulation, de verbe haut, cette image de gens naturellement enclins à l'exagération, raconteurs de ce que l'on appelle là-bas la *galéjade* * – la grosse blague. D'une certaine façon, la *galéjade* *, considérée comme spécialité méridionale, devait compenser la très relative sobriété verbale du parisien de souche, comme des plus récemment convertis au parisianisme.

Néanmoins, le mélange de corruption et d'inefficacité, très abondamment dénoncé, qui semblait caractériser la municipalité, la police, les *Renseignements généraux* *, les pompiers ¹ et la Préfecture des Bouches-du-Rhône, mis en lumière par des événements de portée nationale comme l'incendie de l'Hôtel de Noailles, boulevard d'Athènes, ou l'assassinat sur la Canebière

1. Des doutes quant à leur efficacité ont également été émis par les habitants eux-mêmes. «Tant que nous aurons une mairie socialiste, assure l'oncle Jules de Pagnol, il n'y aura pas de pompiers. Je l'ai dit cent fois à Joseph. Et c'était vrai, car il l'avait dit un jour sur la terrasse, en lisant son journal...» (Marcel Pagnol, *Le Temps des secrets*).

du roi Alexandre de Yougoslavie et celui de Louis Barthou, contribuèrent indubitablement à renforcer cette vision parisienne de *manque de sérieux* * (agrémentée même d'une suspicion d'escroquerie) relative à la deuxième ville de France. C'était aussi une manière facile de jeter le discrédit, ne serait-ce que pour conforter son amour-propre, sur une ville qui, à travers son histoire d'une immense richesse, s'était montrée capable d'exister et de prospérer en l'absence de Paris, sans Paris. Le résultat d'opinions si fermement établies fut qu'évidemment aucun Marseillais éminent ne fut jamais pris au sérieux dans la capitale (en tout cas depuis Thiers), ainsi que quelques grands politiciens protestants du port devaient par la suite s'en rendre compte à leurs dépens. De fait, la désignation comme *expert* *, vingt-cinq ans après l'assassinat du roi Alexandre, d'un toxicologue marseillais fort malheureusement pour lui dénommé Médaille, lors d'un des procès pour meurtre de Marie Besnard, fut interprétée par la presse parisienne presque unanime comme la promesse que l'*enquête* * ferait fausse route – ce qui fut, d'ailleurs, le cas ¹. Je puis

1. Voir mon ouvrage *A Second Identity* (1969), «Les Mémoires de Marie Besnard», pp. 287-295.

me souvenir aussi, au moment de la Libération, de l'indignation sincère de mes amis de Roubaix, gens d'opinions politiques très diverses, lors de la nomination, comme *Commissaire régional du Nord* *, d'un Marseillais ; le Nord, se plaignaient-ils avec amertume, c'est une région sérieuse, ici les gens *travaillent*...

De fait, je pense que ce qui a pu contribuer à renforcer ce mythe d'origine parisienne (et plus généralement nordique) autour de la Seconde Ville et de ses habitants, dont l'extension toucha Belleville, Ménilmontant, Clichy et les banlieues ouvrières, ce fut la création des *congés payés* * en 1936. *La Cité phocéenne* * – devenue déjà en soi une blague un peu éculée – était désormais associée, de façon surtout rétrospective, à la paresse, aux loisirs, aux vacances, aux promenades sans but et aux conversations sur la pluie et le beau temps ; aux repas de calamars pris au soleil et aux baignades sur les petites plages plutôt poussiéreuses du Pharo. Le Parisien en vacances, qu'il fût employé de bureau ou ouvrier sidérurgiste, considérant qu'il était, *lui*, en congés, ne pouvait que considérer de même, dans son impérialisme typiquement parisien, que tout le monde autour de lui l'était pareillement, et que de fait, tout Marseille, dans son vaste amphithéâtre faisant face à la mer, se résumait à un

terrain de plaisir tout entier dévolu à le satisfaire. Il aurait sûrement répugné à porter ses pas au-delà de la *corniche* *, du vieux port et du quai des Belges, et qu'il grimpe jusqu'à Saint-Louis afin de visiter une savonnerie.

A la fin des années trente, selon une tradition parisienne classique dont *Le Canard Enchaîné* se faisait le porte-voix (ce journal avait alors pour mission l'acclimatation des *instituteurs* * et *professeurs de lycées* * provinciaux fraîchement débarqués en ville et entendait leur inculquer les préjugés du *bon ton parisien* *), certaines villes et certains habitants des provinces françaises avaient pour fonction principale de coopérer à la constitution d'une sorte de carte de l'*Hexagone* * comique (le *Canard* aurait plus volontiers comparé sa forme à celle des *cartes de France* * que font les écoliers sur leurs draps). La seule mention du nom de Perpignan déclenchait des vagues d'hilarité : le nom lui-même, l'accent, la nature supposée de ses habitants, *figés* * pour l'éternité en Tartarins attardés en plein vingtième siècle, affublés de panamas ou de bérets mous, habillés de pied en cap de tussor colonial, sirotant du *pastis* *, jouant à la *pétanque* *, assis à débattre sous les platanes, et qui, certainement, ne devaient jamais travailler ni s'occuper jamais à des choses sérieuses ; qui n'étaient même

jamais vus en compagnie de femmes : un monde exclusivement masculin, donc. Un monde d'arrogante oisiveté et de creuse éloquence, des gens vivant à peine, et de quoi, qui pourrait le dire ? La seule fonction du Perpignanais (inexistant dans sa version féminine), était semble-t-il d'approvisionner en motifs de blagues l'instituteur, le commerçant, le *petit employé* * et l'intellectuel parisiens. Bien plus tard au cours de mon existence, je fus stupéfait de rencontrer dans cette ville des hommes d'allure grave qui semblaient n'avoir jamais ri, tout de noir vêtus, doctes docteurs et érudits locaux, professeurs entièrement dévoués à des travaux, qu'ils accomplissaient avec l'apparence de la plus austère gravité.

Perpignan était *la* ville à blagues des années trente (et elle avait peut-être déjà rempli ce rôle lors de la décade précédente). Mais il y en avait beaucoup d'autres, la plupart d'entre elles situées dans le Midi ou dans le Massif Central, d'autres encore en Alsace, certaines en Bretagne, particulièrement dans sa partie *bretonnante* * (le *Canard*, visant avant tout un lectorat d'enseignants, constituait un des instruments les plus efficaces de l'impérialisme linguistique français), et toutes offraient au lecteur du journal les joies toujours renouvelées que procure l'imitation de l'accent allemand en français, les voyelles ouvertes et les

-ang finaux diversement méridionaux, le supposé *chuintement* * auvergnat et la manière des paysans normands de prononcer *-oir*. Tous les paysans, à un degré ou à un autre, étaient comiques, tous portaient sabots, tous les curés de campagne étaient coiffés de chapeaux à larges bords repliés, toutes les églises de campagne étaient surmontées d'une flèche romane dont la girouette indiquait le nord au lieu du sud. Et les villages étaient affublés de noms classiquement risibles. Certaines villes étaient plus drôles que d'autres. Limoges valait son pesant de rigolade, se déclinait et avait même engendré un petit vocabulaire : *limoger* *, *limogeage* *, en référence à la mutation de Boulanger dans cette ville au siècle précédant ; reliquat, peut-être, de cette horreur plus ancienne du bannissement qui remonterait au dix-huitième siècle (et quelle punition plus horrible que l'exil loin du centre de l'univers ?). De même Romorantin représentait un lieu d'exil indésirable, une *voie de garage* * à éviter (“*Je n’irai pas à Romorantin* *”). On pourrait en dire à peu près autant des abominations que constituaient Gap, Mende ou Privas, Châteauroux, Langres ou Chaumont. *Aller à Niort* * était un vieux jeu de mots, quant à Bruxelles, de toute éternité, elle était associée à mademoiselle Beulemans et à ce train de minuit, au départ de la Gare du Nord,

qui permettait au meurtrier aux mains encore rouges de sang, à l'escroc et au cambrioleur d'échapper à la justice française : qui pourrait vouloir se rendre dans la capitale belge à moins d'être poursuivi ? Toulon provoquait également d'irrépressibles accès d'hilarité à l'époque où son homme politique le plus éminent et le plus pittoresque était affublé du nom extraordinaire d'Escartefigue.

Tout aussi significative était l'absence de cette cartographie immuable en apparence de certaines villes et de certaines provinces. Rouen n'avait rien de drôle, non plus que Lille ou les villes industrielles du Nord-Est et de l'Est. Et si Dijon et Beaune figuraient au tableau du fait de joviales et paillardes allusions à leurs vignobles (le *Canard*, ce *Père Duchesne* du vingtième siècle, tendant à confondre libation et virilité, se faisait à sa manière le héraut des mérites éternels du Juliéna), Nevers et Moulins n'y figuraient pas, évocatrices, peut-être, d'une trop sensible mélancolie. Et puis il y avait Midi et Midi. Le comique *méridional* * appartenait de droit au Sud-est plutôt qu'au Sud-ouest ; Bordeaux et Toulouse se tenaient sans aucun doute très en dehors de la zone comique, alors qu'au contraire Nice, Toulon, la Corse tout entière (le *Canard* était intarissable au sujet des insulaires), Orange et

Carpentras y figuraient en bonne place. Quant à l'Auvergne, c'est le *bougnat* * d'origine rurale qui faisait les frais de l'humour parisien ; l'Auvergnat représentait le paysan par *excellence* *, l'ouvrier des usines Michelin, à Clermont-Ferrand, offrant quant à lui peu matière à rire. Dans la géographie des opinions et de l'humour parisiens, l'aire d'extension du Midi n'atteignait pas même Valence. Ainsi de Lyon : la vieille et profonde suspicion dans laquelle les Parisiens tenaient cette ville n'autorisait aucune légèreté comique à son endroit. Lyon ne faisait pas rire, mais pas rire du tout, et les Lyonnais pas plus.

Mais ce mélange d'arrogance et de manque de curiosité parisiens est loin d'être la seule cause à incriminer dans la propagation de l'image mythique de Marseille – qui est un *article d'exportation* * au sens strict –, érigée souvent en toute conscience comme une barrière destinée à se protéger des étrangers, et qui avait à peu près autant de rapport avec la réalité qu'une carte postale vantant les charmes balnéaires de Blackpool avec la vie réelle des habitants de cette autre ville côtière.

Le résultat de tout cela, c'est que le seul véritable romancier de Marseille, si l'on excepte Pagnol, était Suisse : Blaise Cendrars, qui arriva la première fois en accostant au port, en